

Anna Kakanaki
Άννα Κακανάκη

Notes concernant la perversion et la névrose. Du séminaire VI : *Le désir et son interprétation*

Σκέψεις σχετικά με τη διαστροφή και τη νεύρωση. Από το σεμινάριο VI : *Η επιθυμία και η ερμηνεία της*

Très souvent, dans ce séminaire, alors qu'il commence à parler de la névrose, Lacan continue en parlant de la perversion en montrant le contraste entre les deux structures, comme d'ailleurs le fait Freud.

Je vous parlerai donc des points que j'ai considéré importants concernant ce contraste du désir névrotique et du désir pervers. Ma question étant comment le sujet névrosé à travers son désir peut être happé par le désir du pervers. Je me référerai principalement au séminaire VI.

On peut dire que le désir comme le manque sont des processus psychiques liés, par rapport auxquels chaque structure psychique se positionne. Pour que le sujet entre dans l'orbite du désir il est nécessaire que le manque, la coupure soient acceptés.

Pour commencer je dirai comment démarre le processus du désir inconscient chez le sujet. Le désir et ses expressions chez les êtres parlants ont toujours à faire avec la langue, la coupure, l'altérité, finalement avec l'Autre et son désir. Le sujet dans sa rencontre avec l'Autre demande : « qu'est-ce que tu me veux ? ». L'objet du désir est, dit Lacan, l'objet du désir de l'Autre. Je me réfère ici à la question primordiale « qu'est-ce que tu me veux? » telle qu'elle se structure chez le bébé, lequel vient littéralement faire face à sa mère, le premier Autre qui l'introduit dans le monde à travers la parole. L'Autre va devenir le lieu du langage. Nous disons que l'affect se forme à travers les mots. Pour se défendre, le sujet pose la question primordiale, à laquelle il répond par la construction d'une réponse-fantasme qu'il suppose à l'Autre. Le fantasme inconscient est alors le scénario qui soutient son désir-défense face à l'Autre. Désir avec lequel le sujet traverse sa vie. Dans la mesure où le sujet évolue plus ou moins « normalement » dans le cadre de la névrose, il fait l'expérience de la notion de la coupure : du fait que la coupure existe dans le temps comme dans les générations, dans la différence des sexes, dans la présence-absence de sa mère, dans l'imaginaire-réalité, dans la langue.

Le signe de la barre que Lacan utilise pour montrer la division du sujet \$ se rapporte à toutes ces coupures ; à la castration, c'est à dire essentiellement au manque intrinsèque du sujet et auquel toutes ces coupures renvoient. À partir du moment où le sujet a la possibilité de prendre en charge son manque, il le reconnaît aussi chez l'Autre lequel n'étant pas complet est lui aussi divisé, barré. Dans la mesure où « rien de réel du côté de l'autre (l'Autre) ne peut y suppléer, [...] ce manque fondamental se trouve en tant que tel au niveau du signifiant¹ ». Mais ceci est plutôt la situation d'un sujet névrosé qui a fait un travail psychique. Au contraire, le sujet qui souffre de sa névrose ne se rapproche pas de l'objet de son fantasme, il l'évite comme le dit Gisèle Chaboudez². Il ne prend pas en charge son désir puisque ceci demande d'assumer sa castration, la coupure et le manque qui en résulte. Je me réfère ici au second temps du complexe d'Œdipe où le père imaginaire prive la mère du phallus imaginaire mais aussi indique à l'enfant qu'il ne peut occuper cette place pour sa mère. En l'acceptant le sujet valide l'interdiction paternelle de la jouissance. C'est à dire que la loi paternelle est suivie par le névrosé dans la mesure où il ne transgresse pas le désir de l'Autre pour assumer le sien. Prendre en charge son désir le mènerait à se rendre compte de ses limites comme de celles de l'Autre ainsi que de sa liberté. « La transgression de la loi [dans le sens du commandement parental]³ permet de franchir le désir de l'Autre, sans pour autant refuser la dette symbolique⁴. »

Le sujet évolue au troisième temps du complexe d'Œdipe où, en acceptant l'interdiction paternelle d'être dans la position du phallus pour la mère, le névrosé se libère de l'angoisse ce qui lui permet d'avoir accès à l'identification au parent du même sexe et au nom du père. Pour Isabelle Morin le désir est absolument lié à la structure de la loi « vectorisée par le père qui l'incarne pour atteindre le désir⁵ ». Par contre dans la perversion bien que le sujet ait accès au troisième temps du complexe d'Œdipe, en déniait la castration de la mère et dans le même mouvement la différence

¹ J. Lacan, le séminaire, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Gaogoa, version rue CB, Leçon du 13 Mai, p. 234.

² G. Chaboudez, « Devenir de l'articulation perverse », dans *Actualités de la psychanalyse*, Toulouse, érès, 2014, pp. 395-401.

³ C'est moi qui interprète.

⁴ I. Morin, « La perversion de la loi I », in *Psychanalyse* numéro 29, Toulouse, éd. érès 2014/1, p.17.

⁵ I. Morin, « La perversion de la loi II », in *Psychanalyse* numéro 31, Toulouse, éd. érès 2014/3, p.17.

des sexes, il régresse au triangle préœdipien avec identification à la mère et/ou au phallus imaginaire.

Le névrosé accepte l'alternative : ou il « est » le phallus ou il l'« a ». Autrement dit la forme logique du complexe d'Œdipe d'après G. Chaboudez⁶. Cela est subverti par la suite puisque le névrosé se présente comme ne l'ayant pas, cédant le phallus à l'autre. C'est donc l'autre qui l'a, afin de pouvoir lui, l'être au niveau inconscient⁷. Finalement il perd les deux puisqu'en provoquant le désir de l'Autre il se pose lui-même en position d'impuissance de répondre au désir provoqué. C'est l'exemple commun où quelqu'un fait tout pour s'approcher de l'objet de son désir, et quand la situation se présente il fait marche arrière.

De l'autre côté, dans la perversion, le sujet n'accepte pas l'alternative de l'« être » ou de l'« avoir ». Il dénie la coupure. Dans la relation imaginaire primordiale (premier temps du complexe d'Œdipe) du triangle mère-enfant-phallus, le futur pervers choisit la loi de la non contradiction : il l'« est » et il l'« a ». Ce qui vient du clivage : « la mère a le phallus » et « la mère est châtrée par le père⁸ ». Dans aucune structure il n'y a acceptation complète de la castration. Dans la névrose il y a acceptation puis refoulement, dans la perversion il y a déni.

Toutes les formes de la perversion apparaîtraient avant le complexe d'Œdipe avant même que l'enfant soit séparé de l'Autre. Le 24 juin⁹ Lacan précise que les difficultés commencent au premier processus de constitution du sujet, au moment des identifications. « C'est pour autant que quelque chose existe déjà, qu'une schize est déjà dessinée entre l'accession du sujet identificatoire, symbolique, rapport primordial à la mère et des premières *Verwerfungen*, c'est pour autant que ceci s'articule à la seconde identification imaginaire du sujet à sa forme spéculaire, à savoir i(a), c'est ceci qui est utilisé par le sujet pour symboliser [...] la fente [...]. Et ici le phallus est l'élément signifiant essentiel pour autant qu'il est ce qui surgit de la mère comme symbole de son désir ».

Au stade du miroir, au-delà d'une réalisation narcissique, l'enfant va apercevoir, d'une part, l'objet qu'il est pour sa mère et d'autre part que

⁶ G. Chaboudez, « Devenir de l'articulation perverse », dans *Actualités de la psychanalyse*, Toulouse, Erès, 2014, p. 399.

⁷ *Ibid.* p. 399.

⁸ I. Morin, « La perversion de la loi I », in *Psychanalyse* numéro 29, Toulouse, éd. érès 2014/1, p.10.

⁹ J. Lacan, le séminaire, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Gaogoa p. 300, leçon du 24 juin.

l'objet d'amour (la mère) se captive de quelque chose que lui-même, en tant qu'objet (l'enfant), ne réussit pas à éliminer. Autrement dit, comme Lacan l'enseigne dans le séminaire IV, *La relation d'objet*, l'enfant ne réussit pas à éliminer une nostalgie qui se réduit au manque de l'objet d'amour. Vlassis Skolidis complète: « Il se réfère à la nostalgie que la mère nourrit face à l'absence du phallus, le *penisneid*, l'absence qui la détermine symboliquement en tant que femme¹⁰. » Aucun objet réel venant comme substitut ne peut couvrir ce manque de phallus de la mère.

Dans cette même séance du 24 juin 1959, Lacan note que pour la perversion, le sujet s'identifie au phallus, l'objet de nostalgie, puisqu'il fantasme être un objet intérieur à la mère. Le futur sujet pervers dénie donc qu'il manque quelque chose à la mère comme à lui-même. Le processus de déni s'accomplit avec le déni de la castration de la mère et la retraite du sujet dans le triangle imaginaire précœdipien.

Pour Catherine Millot « faire amende de l'unité de son moi permet d'éviter [...] le renoncement à des désirs incompatibles, et surtout d'éluder la réalité de la " castration " de la mère, et de la menace qu'elle fait peser¹¹» sur le sujet. Se référant aux auteurs André Gide et Yukio Mishima¹², elle considère que pour tous les deux, leur structuration perverse démarre du fait qu'ils ont été des objets uniques d'investissement féminin, étroitement fermé sur eux. « À Mishima, comme à Gide enfant, fit défaut l'image de soi que l'on se forme à l'image d'un autre en qui l'on se reconnaît. Ces enfants n'avaient pas leur pareil : c'est qu'ils n'avaient pas de semblables. Objets, pourtant, d'un si grand attachement, ce fut comme si leur avait fait défaut l'amour qui compare et, par là, insère dans la communauté fraternelle. Unique, chacun était sans égal, privé de rival¹³. » Et elle continue : n'ayant pas reçu de l'amour avec du manque, le désir d'avoir et le désir d'être resteront pour toujours mêlés.

L'enfant qui se structure d'une manière perverse, étant la « chose » de la mère, complètement abandonné à elle comme l'évoque C. Millot, porte en

¹⁰ Β. Σκολίδης, *Αγαλλίαση και κατάθλιψη στο στάδιο του καθρέφτη*, στο *Fort-Da*, τεύχος δεύτερο, εκδ. Ψυχογιός, Αθήνα 2014, σελ.26. Ce texte de V. Skolidis, « Jubilation et dépression au stade du miroir », a été publié en grec dans la revue *Fort-Da*, n° 2, éd. Psychoyios, Athènes 2014, p. 26.

¹¹ C. Millot, *Gide Genet Mishima, Intelligence de la perversion*, Paris, éd. Gallimard, 1996, p.133.

¹² Yukio Mishima est l'auteur de la pièce de théâtre que je présenterai comme paradigme du rapport possible ou impossible entre le désir névrotique et le désir pervers.

¹³ C. Millot, *op.cit.*, p.125.

lui quelque chose de meurtri, comme ayant succombé à un désir de mort. La seule manière de survivre est d'érotiser la mort. Nous avons dit jusqu'ici comment dans la perversion le sujet s'identifie à l'objet imaginaire du désir de la mère, le phallus.

Maintenant je parlerai de l'objet du désir du sujet pervers : celui-ci n'est pas symbolisé et c'est peut-être à cause de cela qu'il peut y avoir de la cruauté. Le sujet pervers se positionne en tant que phallus pour l'Autre alors qu'il l'a (le phallus) dans l'objet. Pour le pervers l'autre n'est qu'un objet qui sert un besoin puisque l'autre est un objet non symbolisé. Étant donné qu'il dénie la castration il ne voit pas l'autre en tant que sujet divisé. Ce à quoi il vise c'est inconsciemment la jouissance de l'Autre. Le clivage résulte du déni. Le sujet pervers « est » et « a », et c'est ainsi que nous avons une certaine « simulation naturelle de la coupure [...] ce que le sujet n'a pas, il l'a dans l'objet. Ce que le sujet n'est pas, son objet idéal l'est¹⁴ ». Le pervers choisit un scénario fantasmatique, pour le mettre en acte d'une manière symbolique comme preuve¹⁵. Autrement dit le sujet pose qu'il est l'objet du désir indubitablement et le fait que l'Autre jouisse en est la preuve, puisqu'il en devient l'instrument. La seule chose qui manque est de provoquer la jouissance. Il veut rendre à l'Autre sa jouissance et ainsi lui en soustraire un peu en échange¹⁶. Ainsi il articule une forme d'objection à l'interdit de l'inceste¹⁷. Le déni de la castration qui s'en suit, est en même temps la preuve d'existence du complexe¹⁸ et du carcan que subit le sujet pervers.

Paradigme

Comme exemple je vais vous présenter et commenter quelques éléments de la pièce de Yukio Mishima *Madame de Sade*¹⁹. Je considérerai

¹⁴ J. Lacan, le séminaire, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Gaogoa p. 300, leçon du 24 Juin.

¹⁵ G. Chaboudez, « Devenir de l'articulation perverse », dans *Actualités de la psychanalyse*, Toulouse, éd érès, 2014, p. 397.

¹⁶ *Ibid.*, p. 399.

¹⁷ *Ibid.*, p. 397.

¹⁸ I. Morin, « La perversion de la loi I », in *Psychanalyse* numéro 29, Toulouse, éd. érès 2014/1, p. 9.

¹⁹ Yukio Mishima, *Madame de Sade*, Paris, éd. Gallimard, 1976. Mishima a écrit cette pièce de théâtre après avoir lu *La vie du Marquis de Sade*, de Tatsuhiko Shibusawa, qui est une biographie du Marquis. La pièce traite de l'énigme qu'a été pour Mishima le fait que la marquise a abandonné son mari quand il est sorti de prison. Dans la version originale de cette communication, en grec, je me suis référée à une édition de la pièce traduite depuis le japonais en grec. Pour la présente version française de cette

cette pièce du point de vue de la rencontre entre un désir névrotique et un désir pervers. Le fait qu'il y a deux structures perverses, c'est-à-dire celle de l'écrivain Yukio Mishima (d'après Paul Laurent Assoun et C. Millot) et celle du marquis de Sade complique les choses. P.-L. Assoun dans une interview a pu dire de cette pièce qu'elle est énigmatique puisque, d'après lui, Mishima s'identifie à la marquise.

Le sujet de la pièce est la marquise Renée de Sade. L'objet en est le marquis, lequel est absent dans toute la pièce sauf au dernier moment. Nous allons traiter surtout des paroles de la marquise concernant son mari.

La famille de Renée contrairement à celle de Sade appartenait à la petite noblesse et possédait suffisamment d'argent sans dettes. La famille de Sade avait le titre, mais était endettée. La mère de Renée, Mme de Montreuil, voulait s'élever dans l'aristocratie, comme elle l'avoue elle-même.

Mishima écrit que la mère de Renée représente la société, la loi, la morale. Je dirais qu'elle est résolue, crédule, certainement pleine de contradictions. Elle interprète toujours un rôle, en fonction de ses intérêts. Énormément séduite par le titre d'aristocratie elle agit d'une manière toute puissante (en libérant mais surtout en emprisonnant son gendre). Sa grande satisfaction consiste à contrôler le couple, à en être le troisième pôle et se venger de sa fille quand elle apprend qu'elle a agi en faveur de son mari sans la consulter. À la fin de la pièce et à l'avènement de la libération de son gendre, grâce aux changements amenés par la Révolution, elle n'hésite pas à le traiter d'une part comme ordure de l'humanité et d'autre part comme un enfant faisant des bêtises : il y a peut-être ici la loi de la non-contradiction ou du retournement du signifiant, comme le dit I. Morin, à propos du sujet pervers, afin d'éviter la castration²⁰.

En ce qui concerne le couple, Donatien Alphonse François de Sade, dès le début de son mariage, fréquente les bordels où il se livre à des orgies. I. Morin écrit à son propos : « Sade est donc resté attaché à une loi sans garant, au principe de son athéisme, qui s'incarne dans une voix du commandement à jouir²¹. » Cinq mois seulement après son mariage il est emprisonné et exception faite de petits intervalles dans toute la pièce, il reste incarcéré

communication, les références sont celles de l'édition française de la pièce parue chez Gallimard.

²⁰ I. Morin, « La perversion de la loi I », in *Psychanalyse* numéro 29, Toulouse, éd. érès 2014/1, p. 17.

²¹ I. Morin, « La perversion de la loi II », in *Psychanalyse* numéro 31, Toulouse, éd. érès 2014/3, p. 17.

pendant dix-huit ans. Dans la pièce apparaît le clivage entre le bon mari et l'organisateur-exécuter d'orgies. « Naturellement », comme il le dirait lui-même, il utilise tous les moyens pour atteindre son but. Le besoin comme j'ai déjà dit, coexiste avec la cruauté et l'érotisation de la mort, l'inceste. La pulsion de mort bat son plein.

De Renée la marquise, je dirai que c'est elle qui représente la dimension spirituelle du couple dans la pièce, l'« être », alors que Sade incarne la dimension corporelle et spirituelle de leur union. Fervent fidèle à la loi de la non-contradiction il « est » et il « a ». Non seulement il mène sa vie sexuelle comme s'il était célibataire mais, étant marié, demande le soutien de sa femme pour échapper à la justice pour ses crimes sexuels. Crimes qu'il argumente par sa théorie.

Mishima écrit que Renée incarne la loyauté conjugale. C'est une femme vertueuse qui accompagne et soutient son mari avec des mots et des actes jusque peu avant la fin de la pièce. Elle a pourtant participé à une orgie, ayant été forcée par son mari, dit-elle. Sa mère et sa sœur lui conseillent à plusieurs reprises de se séparer de Donatien, séparation de corps pour qu'elle(s) garde(nt) le titre. Renée, en apparence contre sa mère et contre le bon sens, suit avec une patience d'ange la route du sacrifice. Elle visite son mari en prison régulièrement durant les douze années qu'il reste incarcéré en prenant soin de lui le plus possible. Nous pouvons penser comme le dit J.-A. Miller²² que l'hystérie consiste à ce que le sujet cède son désir, l'échange, ce qui lui donne un penchant au sacrifice. Mais un mois avant que Sade soit libéré, elle arrête de le visiter et décide de devenir nonne. C'est un projet auquel elle avait réfléchi bien avant, dit-elle. L'énigme est justement là. Qu'est-ce qui lui a fait prendre une telle décision? Il m'a semblé intéressant de faire des hypothèses sur le désir inconscient à l'œuvre dans cette décision. Je suppose que le fantasme qui soutient son désir inconscient insatisfait est autour du signifiant « impossible ». Autrement dit elle irait au monastère pour ne pas être avec son mari et rester insatisfaite à travers ce signifiant tel qu'il apparaît dans la pièce²³. Elle dit à ce propos : « Si la faute de mon mari a passé les

²² J.-A. Miller, *Μαθήματα ακαδ. έτους 1982-83, παράδοση της 26^{ης} Ιαν. 1983, στο Fort-Da, τεύχος τέταρτο, σ.95. Ce texte de J.-A. Miller, « Du symptôme au fantasme et retour... », est tiré du cours du 26 Janvier 1983, et a été publié en grec dans la revue *Fort-Da*, n° 4, éd. Psychoyios, Athènes 2017, p. 95.*

²³ En effet à plusieurs moments dans la pièce reviennent dans les paroles de la Marquise le signifiant « impossible ». Concernant les actes de Donatien mais aussi sa relation à lui, voir dans la traduction française les pages 55, 77, 87.

limites, il faudra bien que ma fidélité les passe également²⁴ ». À un autre moment, elle dit au sujet de Donatien : « Si loin qu'il ait poussé l'infamie de ses débauches, ce n'était qu'à la recherche de quelque chose d'impossible, et que si nombreux qu'aient été les hommes ou les femmes qu'il ait mêlés à ses excès, il était le seul à accepter l'impossible. Donatien n'a jamais aimé personne²⁵ . » Pour elle-même, dit-elle, elle recherchait des moyens pour le libérer, même si elle savait que tout de suite après il l'humilierait et « j'ai persévéré dans une entreprise aussi vaine que l'espérance dans la passion désespérée²⁶... ». Ailleurs dans le texte, elle dit: « Donatien n'est pas un coquin. C'est une sorte de seuil entre moi-même et l'impossible, ou peut-être entre Dieu et moi²⁷ . » J'ai pensé que Donatien, pour son épouse, met en acte son désir : rester insatisfaite à travers le signifiant « impossible ». Est-ce à travers ceci qu'elle est happée par lui ? Nous rencontrons aussi le désir de l'impossible, dans ce qui fut séduisant pour elle et lui a permis de se nouer avec lui : « En rentrant de notre voyage de noces, en Normandie Donatien avait fait arrêter la voiture au bord d'un champ de lis et qu'il avait ordonné de mettre en perce un tonneau de vin rouge pour en arroser les fleurs, afin de les enivrer, disait-il. Avec quelle fascination il regardait les calices blancs et dorés qui dégouttaient de vin rouge. [...] au retour d'une partie de chasse, comme il arrachait de ses doigts nus, devant moi, un petit cœur sanglant de la poitrine d'un lièvre qu'il avait tué, avec quel sourire réjoui m'avait-il dit que dans l'amour, tous les cœurs, fussent-ils d'hommes, de femmes ou de lièvres, étaient pareils²⁸ ! » Ne peut-on lire ici le désir du pervers qui, comme le dit Lacan, est indubitablement liée à des exigences esthétiques via la pulsion de mort ? Sade ressent une telle certitude qu'elle lui permet d'imposer partout la violence et sa volonté. Le manque lui est inconnu. Le pervers utilise la séduction à travers sa prétendue autorité pour s'imposer et/ou terrifier.

La marquise en parlant de sa vie avec Sade dit²⁹: « Ainsi à la fin est née en moi une sensation d'irréel. Du moment que les rubis éparpillés de ma

²⁴ Y. Mishima, *Madame de Sade*, *op. cit.*, p. 35.

²⁵ *Ibid.*, p. 55.

²⁶ *Ibid.*, p. 78.

²⁷ *Ibid.*, p. 87.

²⁸ *Ibid.*, pp.38-39.

²⁹ Pour ce passage, j'utiliserai la version grecque de la pièce (c'est moi qui traduis) : Yukio Mishima, *Η Μαρκησία ντε Σαντ*, εκδ. Άγρα, Αθήνα 2011, σελ. 39. La version française publiée est la suivante : « Ce n'est pas autrement que m'est venue l'image, presque irrationnelle, de cabochons de rubis qu'un mystérieux fil aurait joints pour faire ce collier

mémoire ont formé un collier, je sentis que mon devoir était de le protéger, de prendre soin de lui. Qu'il devienne mon trésor. » Cette idéalisation de la violence de Sade, Madame de Montreuil la démystifie en disant que le fouet et les pastilles de poison, le sang des victimes de Donatien, la marquise les a transformés en collier de rubis qu'elle veut préserver comme son trésor. Nous dirions que de cette manière Renée obéit au désir secret de sa mère de rester dans ce mariage. Renée veut satisfaire sa mère en lui offrant ce qui est le phallus de Donatien, lequel bien entendu elle veut aussi avoir pour elle-même. Autrement dit « le sujet hystérique se consacre et se voue au désir de l'Autre³⁰ ». Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que, choisissant le couvent (lieu maternel), Renée choisit un chemin imaginaire qui l'éloignera de la réalité, mais pas de ce phallus idéalisé et/ou mortifère mais essentiel tant pour sa mère que pour Sade. Dans son dernier monologue Renée transforme Donatien en un chevalier pieux et ensuite en Jésus-Christ. Je ne méconnais pas qu'avec une telle mère et/ou un tel auteur Renée n'a pas uniquement des éléments névrotiques dans sa personnalité. Il y a chez elle un côté clivé, de contradiction. Elle oscille ou plutôt elle se divise, se clive entre l'épouse vertueuse et celle qui est attirée inconsciemment, comme elle dit, du côté ténébreux, criminel, divin et lascif de son époux. Mais s'il s'agissait d'une structure perverse ne préférerait-elle pas rester près de lui et accepter ses humiliations croyant comme au début de la pièce qu'une « véritable union existe en incarnant la jouissance de l'Autre³¹ » ? En choisissant le monastère perpétue-t-elle, comme dit Lacan sur le masochisme³², l'état initial (chasse à l'impossible) dans une situation cachée (vie monacale) de malheur inconscient ? Cependant dans le fait de se retirer au monastère nous pourrions peut-être voir une acceptation de la castration imaginaire à travers la dénégation de la vie mondaine. Même si Renée a été soumise durant des nombreuses années à la voix de son maître³³ (sa mère ?

qui est celui de ma mémoire, trésor que j'ai le devoir de ne plus laisser perdre, s'il ne m'a été restitué qu'après un lointain passé où la cassure du fil original aurait fait s'éparpiller les gemmes ».

³⁰ Β.Σκολίδης, *Υστερία: Από το σύμπτωμα στην δομή στο Fort-Da*, τεύχος τέταρτο, 2017, σ. 89-102. Texte en grec de V. Skolidis, « Hystérie: du symptôme à la structure », in Fort-Da, n° 4, éd Psychoyios, Athènes 2017, pp. 89-102.

³¹ G. Chaboudez, « Devenir de l'articulation perverse », dans *Actualités de la psychanalyse*, Toulouse, érès, 2014, p. 400.

³² J. Lacan, Le séminaire VI, Gaogoa, Leçon du 10 juin, p. 277.

³³ G. Chaboudez, « Devenir de l'articulation perverse », dans *Actualités de la psychanalyse*, Toulouse, éd. érès, 2014, p. 399.

À travers son époux ?) en servant Sade, à la fin de la pièce, elle choisit une autre voie (voix) avec laquelle ni sa mère ni son époux ne sont en accord.

Et la pièce se termine

quand le marquis frappe à la porte, vieilli, déguenillé, gros, tout pâle, édenté et demande à sa femme de l'accepter, Renée lui fait répondre par sa servante: « Dites-lui qu'il s'en aille. Et dites-lui encore ceci : " La marquise de Sade ne vous reverra jamais³⁴ ". » L'objet, dit Lacan, « se charge de cette signification qui est à chercher dans ce que j'appelle l'heure de vérité. L'objet y est toujours à l'heure d'avant, ou à l'heure d'après³⁵. » « [...] l'hystérique [...] vient occuper dans le fantasme la position tierce entre sujet et objet [...] Sa jouissance est d'empêcher le désir [...] de venir à terme pour en rester elle-même l'enjeu³⁶. » C'est ce qui m'apparaît à propos de l'attitude de la marquise. Est-ce que dans ce dernier instant de la pièce nous pouvons entendre que le sujet de la pièce, Madame de Sade, n'apparaît plus, ou disparaît quand elle affronte l'objet de son désir, c'est-à-dire le côté traumatique du réel ? C'est-à-dire Sade qui incarne l'impossible pour elle ?

Il semble que pour le névrosé il y a la possibilité de se rapprocher de la fonction métaphorique du désir. Ici par exemple, chez Renée, la recherche du désir insatisfait à travers la relation avec Sade se poursuit peut-être par la recherche du désir insatisfait dans la vie monacale et une acceptation de la castration imaginaire. Au contraire, dans la perversion, le parcours du désir ne peut pas fonctionner dans la métaphore. À la fin de la pièce, Sade ne recherche pas son épouse parce que quelque chose a changé en lui, mais parce qu'il est toujours guidé par l'enchaînement de la jouissance, fidèle à son commandement. De ce que l'on sait de sa biographie rien n'a changé dans sa manière d'être jusqu'à la fin de sa vie. Pour lui il y a seulement le déni de la castration.

De là la rencontre de leurs désirs est bien impossible.

Μετάφραση από τον συγγραφέα
Traduction par l'auteur

³⁴ Y. Mihima, *op. cit.*, p. 129.

³⁵ J. Lacan, Le séminaire VI, Gaogoa, leçon du 15 avril, p. 195.

³⁶ J. Lacan Le séminaire VI, Paris, éd. de la Martinière, Champ freudien éditeur, 2013, p. 505.